Souvenirs d'une éducation manquée.

Numéro d'inventaire : 1979.32054
Auteur(s) : Ernest Lavisse
Type de document : article
Éditeur : Les Annales Politiques et Littéraires
Période de création : 1er quart 20e siècle
Date de création : 1904 (restituée)
Description : 2 feuilles, bord supérieur déchiré.
Mesures : hauteur : 324 mm ; largeur : 235 mm
Mots-clés : Autobiographies, souvenirs, mémoires
Latin
Filière : Lycée et collège classique et moderne
Niveau : Post-élémentaire
Autres descriptions : Langue : Français
Nombre de pages : 2

Export des articles du musée
sous-titre du PDF

INRP

mants à la *Clairière*, en passant par le *Retour de Jérusalem*. Cette fois, M. Donnay a pris un sujet classique. Et il a refait le *Misanthrope*.

Le nouvel Alceste est un savant, Guillaume Goindre, qui a entrepris de guérir des malades d'une nature particulière : les amoureux. Parfaitement!... Les gens qui ont l'imprudence de céder à cette impardonnable faiblesse sont justiciables de la médecine. Il faut les soigner, les sauver préventivement du microbe, et, s'il est trop tard, l'éliminer de leur organisme et les guérir. Et, dans ce but, Guillaume Goindre a écrit un long traité : *Prophylaxie et Thérapeutique des Passions*. Pour peu que vous ayez l'habitude ou l'instinct du théâtre, vous prévoyez ce qui va advenir à ce philosophe : il s'infligera à lui-même un démenti; sa conduite sera la condamnation de ses théories.

Et, en effet, il rencontre Célimène, je veux dire Mme de Gerberoy, une frivole et élégante petite veuve qui a lu, par curiosité, le gros bouquin de Guillaume et a voulu, par snobisme, en connaître l'auteur. Elle vient le voir dans son calme et silencieux laboratoire. Elle l'invite à dîner. Il se défend d'abord, puis il cède. Le voilà pris dans les rets de la coquette.

Est-ce, n'est-ce pas une coquette ? Telle est la question que nous nous sommes posée entre neuf et onze heures, tandis que se déroulaient les trois premiers actes de l'*Escalade*. Ce n'est qu'à onze heures un quart que nous avons su que Mme de Gerberoy aimait réellement Guillaume Goindre et ne se moquait point de lui. Mais cette révélation est venue trop tard et nous a laissés un peu perplexes. Malgré les affirmations de M. Donnay et l'éloquence de son art prestigieux, nous ne croyons pas à la véracité de son héroïne; il l'a montrée trop vaine, trop fuyante, trop attachée aux plaisirs mondains, à tout ce que déteste Guillaume, pour croire qu'elle lui donne son âme. Elle peut bien, dans un moment de surprise, se réchauffer à la flamme de ce brave homme ardemment passionné. Mais ce n'est qu'un feu de paille. Au fond, ils ne sont pas de même race : ils souffriront l'un par l'autre, ils ne se comprendront jamais. Et elle le sait, n'en doutez pas ; et, au moment où elle tombe dans les bras de Goindre et l'accepte pour mari, elle n'est pas, ne peut pas être entièrement sincère.

L'incertitude du personnage a nui à la représentation. Rien n'agace plus les spectateurs que le manque de clarté. Ils veulent savoir si le type qu'on leur montre est rouge ou noir et pénétrer pleinement son caractère. Célimène, à la bonne heure ! Avec elle, on sait à quoi s'en tenir, tandis qu'avec cette énigmatique Mme de Gerberoy... La pièce n'a donc pas toute la rigueur logique, toute la solidité que faisaient prévoir les robustes et laborieuses préparations de son premier acte. Mais, puisque je n'ai rien dissimulé de ses défauts, je tiens à vous dire qu'elle est attachante, émouvante, et que, si elle irrite quelquefois, si l'on se défend contre elle, on l'écoute avec le plus grand plaisir. Elle renferme des scènes exquises qui amusent l'esprit et d'autres, toutes simples, qui parlent au cœur. Les aveux d'Alceste à Célimène, les confidences du pauvre savant, le récit qu'il lui fait de sa dure enfance, le tableau qu'il lui trace de son village natal et de sa vieille mère qui l'y attend, l'analyse de la mélancolie toute nouvelle et de la langueur qu'il éprouve depuis qu'il a été frôlé par l'aile de l'Amour victorieux : tout cela est d'une vérité admirable. M. Donnay y a versé le meilleur de sa sensibilité. Je vous cite cet endroit. Il n'est pas le seul à mériter des louanges. Les ouvrages de M. Donnay, même ses moins parfaits, sont sillonnés de petits sentiers où éclosent les plus jolies fleurs du monde. Allez donc en respirer le parfum. Vous n'aurez pas perdu votre soirée. Et vous aurez applaudi deux des meilleurs comédiens que nous ayons : M. Guitry et Mlle Marthe Brandès.

Aux Variétés, l'opérette continue de s'épanouir. MM. de Flers, Caillavet et Claude Terrasse viennent d'y donner *Monsieur de La Palisse*. Gentil badinage, ingénieuse paraphrase d'un vieux conte ou, plus exactement, d'une vieille chanson :

Un quart d'heure avant sa mort,
Il était encore en vie.

Placide de La Palisse est le petit-fils de celui-là qui se couvrit de gloire à côté de François Ier et prit une part brillante à la bataille de Pavie. Placide cultive l'évidence et la sagesse, comme son aïeul : afin de ne pas compliquer sa vie, il fuit les femmes dont il pourrait devenir amoureux et choisit, comme compagne légitime, la plus laide de ses cousines. Mais l'Amour, dédaigné, prend sa revanche; et les belles résolutions de Placide s'évanouissent comme fumée, sous un seul regard d'Inésita, une jeune Espagnole, que les auteurs nous montrent sous les traits de Mlle Eve Lavallière, afin de la rendre irrésistible. Au fond, c'est presque le même sujet que l'*Escalade*. Les deux pièces tendent à prouver qu'Eros se rit des grands mots, des grandes phrases, des grandes formules, des grands principes, et qu'il est toujours le plus fort. Cette vérité n'est pas neuve ; mais il est agréable d'en écouter la démonstration, quand elle est faite par des écrivains gais ou tendres.

La partition de M. Claude Terrasse pétille de bonne humeur. Vous en jugerez la semaine prochaine, en fredonnant le morceau qui en sera détaché pour vous et qui paraîtra dans notre Supplément illustré.

JEAN THOUVENIN.

Tout Paris se retrouve, chaque après-midi et chaque soir, au Palais de Glace des Champs-Elysées, dont le succès des plus justifiés va toujours grandissant. C'est, sans conteste, l'endroit favori du monde élégant qui se passionne pour le sport si gracieux et si salutaire du patinage sur vraie glace.

PAGES OUBLIÉES

Voici quelques belles pages, qui offrent un intérêt tout particulier au moment où leur auteur vient d'être nommé directeur de l'École normale supérieure :

SOUVENIRS D'UNE ÉDUCATION MANQUÉE

J'ai appris, au collège, des langues, de l'histoire et de la géographie, des sciences mathématiques, de la physique, de la chimie, de l'histoire naturelle, de la philosophie ; mais une scolarité très longue — dix années — ne m'a laissé aucune notion précise de rien.

J'ai fait beaucoup de thèmes et beaucoup de versions; mais personne, jamais, ne m'a dit pourquoi, dans quelle intention, en espérance de quel profit, je traduisais du français en grec et en latin, ou bien du grec et du latin en français. Bien des fois, j'ai cité un mot charmant et sérieux de M. Constant Martha :

« Pendant des années, j'ai fait un thème et une version, toujours les mêmes, et la correction fut la même, toujours. Le professeur disait tantôt : « C'est ça », tantôt : « Ce n'est pas ça. » Pourquoi c'était ou ce n'était pas ça, il ne le disait jamais. »

En troisième, nous expliquions le *De amicitiâ*, de Cicéron. Notre professeur préparait une traduction de cet élégant opuscule. Il la tenait sur le métier depuis des années, la remaniant toujours. Si quelqu'un de nous avait rencontré une expression heureuse, le maître enchâssait la trouvaille dans son texte. Il nous lisait sa traduction avec plaisir, et, aux beaux passages, la relisait. C'était, probablement, un chef-d'œuvre; nous étions persuadés que c'en était un, mais nous ne savions pas en quoi ni pourquoi. Chose singulière : le temps n'était pas mesuré, alors, aux études classiques, et il me semble que tous ces exercices étaient hâtifs.

Ils se pressaient, il est vrai, si nombreux dans le cycle de la semaine ! Aucun, jamais, n'était poussé jusqu'au bout. C'était une improvisation perpétuelle, comme au petit bonheur. Nous avons écrit Dieu sait combien de versions et de thèmes ; mais nous n'avons pas fait vraiment une version, ni un thème.

Un thème, une version, c'est une comparaison, une lutte entre deux langues. L'effort pour transposer une phrase de l'une dans l'autre, s'il est bien dirigé et si les difficultés en sont bien expliquées et bien classées, doit procurer une certaine connaissance des différences entre les deux langues et, par conséquent, du caractère de chacune d'elles.

C'est beaucoup, dans une éducation, qu'une acquisition de cette sorte. Pourquoi donc ne m'a-t-on jamais dit que le génie d'un peuple s'exprime clairement et certainement par la langue qu'il a composée à son usage ; que sa phrase donne le moule de son cerveau, et que sa manière de penser détermine sa façon d'agir, son aptitude historique et sa vocation particulière dans l'humanité? Sans doute, ces inductions sont toujours hardies et impossibles à établir avec la certitude scientifique.

Il ne faut point les proposer aux plus jeunes écoliers, qui opèrent par instinct et comme par jeu. Mais, déjà, on peut faire comprendre à ceux-ci la structure d'une phrase latine et celle d'une phrase française, et les habituer à comparer l'une à l'autre. Peu à peu, la notion se préciserait. Pourquoi, dans les hautes classes, ne m'a-t-on jamais donné à entendre que la phrase latine est celle d'un peuple qui agit, commande et légifère, et la phrase grecque, celle d'un peuple à raisonnement perpétuel ?

Est-il admissible qu'un enseignement établi sur l'étude des langues s'achève, après tant d'années, sans que l'écolier connaisse, en eux-mêmes et par comparaison, les caractères particuliers et distinctifs des langues étudiées ?

Nous avons expliqué un très grand nombre de morceaux d'auteurs, jamais un auteur tout entier, ni, à deux ou trois exceptions près, une œuvre entière d'un écrivain, un traité, un poème, une tragédie. Si nous étudiions un long fragment, comme un chant de l'*Enéide*, c'était par petits morceaux, sans jamais une vue d'ensemble. Sur les grands classiques, nous

avions les vagues impressions de notre sensibilité et de notre jugement inexpérimentés.

Ne connaissant, à proprement parler, aucun écrivain d'aucune littérature, nous ne pouvions pas nous représenter les différences entre les génies des peuples esthétiques.

De ces explications en classe, ma mémoire, à part quelques heureux moments extraordinaires, n'a gardé qu'une impression d'ennui. Morceaux de tous temps et de toutes langues se confondirent dans la monotonie d'un même plan. L'antiquité grecque et l'antiquité latine s'y juxtaposaient. Jamais ne nous fut présenté le synchronisme des lettres anciennes. Du Grec ou du Romain, qui avait parlé le premier ?

Nous le savions à peine, si nous le savions. Nous étions en droit de croire que Périclès et Cicéron étaient des contemporains. A plus forte raison, nous ignorions la chronologie d'une même littérature. Nous avions commencé par expliquer Lucien ; plus tard, nous avons expliqué Homère. Je ne me suis jamais douté qu'il y eût, entre eux, un même intervalle de temps et de civilisation qu'entre Charlemagne et Napoléon.

Nous vécûmes hors de la nature, comme hors de l'histoire. Je me rappelle de lamentables explications de pages de Virgile dont je n'ai senti que bien longtemps après la beauté. Les semailles, la moisson, la culture de la vigne, les mœurs des abeilles, toute la vie de la nature, incrustée par Virgile dans la concision de ses vers, c'étaient des mots que nous expliquions, des mots difficiles et sans la récompense qui aurait pu nous être donnée de vivre un moment dans la nature. Un jour, nous eûmes la visite d'un inspecteur, M. Auguste Nisard, accompagné de notre vieux proviseur. Un élève expliquait le passage où se trouve le vers :

Infelix lolium et steriles dominantur avenæ.

Le mot *Infelix* est employé, ici, dans une acception qui n'est pas habituelle ; en l'entendant, l'inspecteur se récria :

— *Infelix*, monsieur le proviseur !

Le proviseur répéta :

— *Infelix*.

Ni l'un ni l'autre, je crois bien, ne s'inquiéta de l'identité du *lolium*, ni, sans doute, ne regarda la désolation du paysage où la folle avoine ondulait.

Je ne sais pas comment le goût de l'histoire n'a pas été détruit en moi par l'enseignement du collège. Dans le chaos des guerres que l'on nous divisait en périodes et en théâtres ; dans cette ribambelle de traités de paix perpétuelles, qui durèrent quelques années ou quelques mois ; à travers la poussière des faits divers, nous ne pouvions discerner aucun signe révélateur des transformations de la vie générale, ni les étapes de l'humanité en marche vers nous. Or, à quoi donc peut servir l'histoire, si ce n'est à me montrer d'où je viens, où je suis, où je vais probablement ?

Au moment où nous étions à l'Ecole normale, le vent tourna. Je ne rappellerai pas ici la totale réforme entreprise par M. Duruy, les résultats qu'il obtint, ceux qu'il prépara ; non plus le grand mouvement qui suivit la « Guerre ». Des hommes, jeunes alors, et qui, reprenant leur éducation en sous-œuvre, la refirent du mieux qu'ils purent, se proposèrent, en même temps, de préserver les générations nouvelles contre les erreurs dont ils étaient les victimes. Le collège a bien changé, depuis notre temps ; une classe de rhétorique ne ressemble plus du tout à la classe de M. Lemaire. Le nom même de rhétorique a été effacé de la liste des classes. L'École normale est toute transformée. Enfin, nous avons vu naître une institution nouvelle : les Universités.

Est-ce donc une vieille histoire finie que je viens de raconter, et toutes ces doléances n'ont-elles qu'un intérêt rétrospectif ? Nullement.

Les enfants et les jeunes gens élevés dans les collèges, à l'Ecole normale et dans les Universités, reprendront et retourneront contre nous les principaux des griefs tout à l'heure énumérés, si nous n'ajoutons pas, aux réformes partielles, la grande réforme qui sera de nous proposer une idée directrice et un idéal d'éducation.

Oublions nos habitudes et concepts traditionnels ; ressaisissons-nous sur l'accoutumance, un tyran dont la douceur est perfide et perverse ; au moment de chercher à définir les humanités, élevons-nous jusqu'à la question : Qu'est-ce que l'homme ? L'homme est un être qui vit dans la nature, avec laquelle il est en rapport d'action et de réaction, un être qui vit dans le temps, où il marque des périodes par la transformation de ses idées et de ses mœurs.

De ce fait qui ne peut être contesté, suit, comme un naturel corollaire, cette définition, que les humanités sont l'étude de l'homme dans la nature et dans le temps.

L'étude de l'homme dans la nature et dans le temps : tel doit être l'objet de l'éducation au collège.

N'ayons pas peur de ces termes, qui paraissent ambitieux. Ne nous payons pas de mots, mais ne tremblons pas devant les mots. Les évolutions de l'humanité sont visibles et tangibles. Pour suivre, à travers les siècles, l'unique âme humaine sans cesse modifiée par l'histoire, il n'est pas besoin d'une érudition profonde, ni d'une haute philosophie. Que le professeur fasse comprendre les conditions générales de la vie aux époques classiques. Qu'il dise seulement qu'entre la Clytemnestre d'Eschyle et l'Athalie de Racine, il y a la Bible, entre Achille et le Cid, la Croisade, entre Platon et Pascal, la Croix ; qu'il note les grandes différences essentielles, et l'élève se sentira conduit le long de l'histoire humaine.

En même temps, le professeur d'histoire le mènera des sociétés primitives à celles d'aujourd'hui, négligeant les accidents et les phénomènes de hasard pour s'en tenir à l'essentiel.

Etre conduit, conduit par la main « vers soi », vers son moment d'humanité, comme cela nous a manqué ! Comme cela manque encore, aujourd'hui ! Et c'est la raison qui fait comprendre que tant d'écoliers nous refusent leur âme, et, sitôt libérés de notre contrainte, se vengent de l'avoir subie en nous oubliant.

Je voudrais voir disparaître de la circulation, où il se rencontre encore à nombre d'exemplaires, le jeune homme que j'ai intimement connu vers l'année 1865, et dont je puis reconstituer le portrait d'après des documents sûrs :

Un jeune homme qui ne connaît pas son propre corps, ni la vie des animaux et des plantes, ni le cours des astres, — ce qu'on appelait, à l'avant-dernier siècle, « les lois admirables de l'Univers » ; — un jeune homme dont la mémoire a gardé des noms de Mérovingiens imbéciles, mais qui n'a pas vu l'humanité essayer les diverses formes de la vie, avançant, reculant, pour avancer encore, créant, en politique, des légitimités successives, éprise, en art, d'un idéal, puis d'un autre, en mouvement toujours ; un jeune homme qui ne sait, de son pays, rien de solide, et, de l'étranger, rien du tout ; condamné par l'inintelligence du passé à ne pas comprendre le présent, à ne pas même pressentir l'avenir ; un jeune homme incohérent, inconsistant, qui ne tient pas ensemble, n'a pas de raisons sérieuses pour croire ceci plutôt que cela ; de foi vacillante, quelle que soit sa foi ; exposé à demeurer toute sa vie dans l'ignorance des choses essentielles, car son éducation n'a laissé, dans son esprit, aucune des grandes curiosités qui sont l'appel au travail ; un jeune homme à peu près vide et qui se croit complet ; un jeune homme charmant, mais infirme.

ERNEST LAVISSE,
de l'Académie française.

REVUE DES LIVRES

MISCELLANÉES

Pour l'Enfant

par M. ALBERT-ÉMILE SOREL

Il est d'une délicieuse et bienfaisante ironie, ce roman très moderne, où l'auteur nous peint l'ambition excessive et maladroite de certains parents, de condition modeste, qui se plaisent à rêver, pour leurs enfants, un avenir trop brillant, un rang dans le monde disproportionné à leurs ressources. De pauvres gens se sacrifient ainsi toute leur vie « pour l'enfant », sans se rendre compte de l'inanité ou du danger de leur dessein. Et, selon l'expression populaire, ils s'en mordent bien souvent les doigts !

C'est le cas des époux Mauroy. Le mari est garçon de bureau à l'inspection des Beaux-Arts. Il ne gagne pas gros. Mais il n'a pas non plus de grands besoins. Sa jeune femme, du reste, est ingénieusement économe. Elle a su mettre un brin d'aisance, presque un peu de luxe, dans le petit ménage. Ils peuvent donc vivre heureux tout de même, dans leur humble logis. Et ils vivent, en effet, dans une quiétude parfaite, jusqu'au jour où naît « leur Eugène ».

Cet enfant, au lieu de leur donner les joies sereines de la paternité, bouleverse totalement leur existence. Eugène n'est pas un enfant comme les autres. C'est un dieu tombé du ciel. Et, dès le berceau, il est adulé, encensé, comme un être surnaturel. On se saigne aux quatre veines pour l'élever comme un « monsieur », pour en faire un bachelier. La mère passe les nuits à coudre, le père s'astreint aux plus humiliantes corvées, afin de donner quelques douceurs à Eugène. Y a-t-il un bon morceau à table ?... C'est pour Eugène ! Un spectacle, un plaisir quelconque semblent-ils tenter le jeune homme ?... On videra la tirelire aux économies, afin de ne lui laisser aucun regret.

— Cela nous coûtera cent francs, deux cents francs !... s'écrient-ils avec effroi. Mais... c'est pour Eugène !

« C'est pour Eugène !... » tel est leur cri de ralliement, le but suprême de tous leurs efforts.

Je m'empresse de vous dire que ledit Eugène paye de la plus noire ingratitude les sacrifices de ses parents. Habitué de bonne heure à se considérer comme infi-